

L'Horloge et l'abîme

Comment la musique, ses notes, ses couleurs instrumentales, ses rythmes planants ou endiablés, ses moments doux ou plus tendus, peut-elle nous raconter quelque chose ? Comment la rencontre des sons et des mots, tellement évocatrice, tellement suggestive, peut faire jaillir un petit « film » dans notre imaginaire, rien qu'à l'écoute ? C'est l'unique question que je me suis posée en écrivant L'Horloge et l'abîme, sur des poèmes anciens ou plus récents de Joachim Du Bellay, Philippe Jaccottet, Théophile de Viau ou encore Anne Perrier. La musique, comme la littérature, et d'ailleurs comme le cinéma, est un art du temps. Elle nous fait entendre une suite d'événements sonores, qui les uns à la suite des autres finissent par former un récit : ce sont trois petits récits, trois petites « nouvelles » que je vous propose d'écouter ici.

Dans la première pièce, l'« âme bleue de froid » évoquée par Anne Perrier n'est certainement pas réchauffée par la brise hivernale de la flûte traversière. Tendez bien l'oreille : entre les notes vous entendrez des sons de souffle qu'on ne peut faire à la flûte que par des modes de jeux très particuliers. La pauvre âme doit aussi passer entre les gouttelettes de pluie du piano, avant que son chant désespéré (un bref « appel » de deux notes) se fasse entendre pour conclure au cor anglais, cet instrument de la famille du hautbois au son si éloquent.

Pour la seconde pièce, je me suis également inspiré d'un tableau : l'Enfer de Jérôme Bosch, issu du Jardin des délices. Il me semble qu'il répond parfaitement au poème de Théophile de Viau, et à sa fulgurante descente aux enfers, qui, en un clin d'œil, nous emmène des choses terrestres (« le corbeau », « mon laquais ») aux gouffres infernaux, en une suite de visions saisissantes. La musique commence par un halètement, celui du chanteur, en proie à la terreur : le texte est fragmenté, découpé, dérythmé. Le souffle de la flûte illustre là encore le texte (la fuite de la belette et du renard !), puis l'ambiance se fait plus crépusculaire. Au fil de la chute du narrateur dans les abîmes, la tension musicale est de plus en plus grande : la mélodie vocale grimpe peu à peu dans les aigus, avant que le piano mette un terme à cette vision apocalyptique d'un coup de poing rageur.

Enfin, dans la dernière pièce, j'avais envie de revenir à la douceur intimiste du poème de Du Bellay, après ce déchaînement des forces obscures...! Le texte, touchant et humble, sincère et beau, m'évoquait une mélodie qui pourrait être celle d'une chanson traditionnelle, très simple :



Après une pause et pour la deuxième strophe, le son des instruments devient plus vaste, avec plus de graves au piano, un peu comme si l'horizon s'élargissait ! Pour moi, c'est un écho des vers précédents : « l'esprit de l'univers », ainsi que la « belle architecture » du ciel... le temps s'élargit, on plane dans les hauteurs... on pourrait dire, à la manière de Parsifal : « ici, le temps devient espace ». Pour les deux dernières strophes, le piano fait entendre de petites clochettes aiguës puis un lointain carillon, qui annoncent que le soir vient, que c'est bientôt la fin. Le cor anglais revient une dernière fois. Tendez à nouveau l'oreille pour les dernières secondes : un lointain gazouillis de flûte, imperceptible, semble évoquer les oiseaux du couchant.